

Les Japonais et les étrangers

Remodelage plutôt qu'intégration

●●● **Raymond Voyat**, Paris

Ecrivain, traducteur, spécialiste de la culture japonaise

Le Japon n'est pas et n'a jamais été une terre d'immigration ni d'accueil et n'a jamais été durablement envahi, sauf pendant la période qui a suivi la défaite de 1945. Il est difficile, voire impossible pour un étranger (un gaijin), de s'intégrer véritablement au Japon car le désir de pureté est inhérent au pays : la crainte de la souillure habite au plus profond de l'héritage shintoïste des origines. Exemples, les langues, les religions et les migrations.

Selon le mythe fondateur du Japon, c'est la déesse du soleil Amaterasu qui créa la terre japonaise et la lignée impériale dont sont issus tous ses habitants. Est donc Japonais celui qui descend de cette lignée. On naît Japonais, on ne le devient jamais.

Comparaison n'est pas raison, mais on peut rappeler la définition orthodoxe de la judaïté : est juif qui est né de mère juive. Sous certaines conditions strictement définies - la dernière fois lors de révisions constitutionnelles après la Seconde Guerre mondiale, et pour tenir compte de situations spéciales telles que la descendance d'un mariage mixte -, il est possible de se faire naturaliser. L'impétrant devient alors citoyen, mais non point Japonais, tout comme la conversion au judaïsme ne fait pas un juif selon la *halacha*.

L'art des synthèses

L'archipel a été peuplé très tôt (aborigènes Aïnu). La population actuelle résulte du mélange d'humains venus de l'océan Pacifique et du continent. Avant les temps historiques, régnait une croyance animiste (*shintô* = la voie des dieux), un panthéisme dont les divinités se manifestent dans les phénomènes naturels.

Au VI^e siècle, des moines venus de Chine et de Corée, après avoir traversé la redoutable mer du Japon, introduisirent l'enseignement du Bouddha (*bukkyô*). Avec leurs textes inspirés, les lettrés apportaient l'écriture, dont on peut reconnaître aujourd'hui encore les signes d'origine sur de vénérables rouleaux. D'autre part, des moines japonais entreprirent le pèlerinage vers le continent pour quérir l'enseignement de maîtres réputés, bravant les éléments et aussi la méfiance des habitants. Les pays de l'idéogramme (Chine, Corée, Japon), quand ils n'étaient pas fermés, n'ont jamais été d'accès aisé.

L'écriture japonaise est constituée de trois codes, qui sont des surgesons d'idéogrammes : une écriture composée de signes réservés aux lettrés (*kanji*), une écriture destinée aux guerriers (*katakana*), servant aujourd'hui aussi à la transcription des mots étrangers, et une écriture cursive (*hiragana*), utilisée au départ par les poétesses.

La langue parlée est une synthèse qui mélange les prononciations importées à celles de la tradition locale. Le résultat est un idiome d'une stupéfiante richesse. L'évidente difficulté de la langue explique pourquoi le Japonais est rarement à l'aise dans l'expression orale. Il a donc développé concurremment un

para-langage du corps et du geste qui utilise des symboles et des images d'origine rurale.

L'exemple de la langue d'origine, à laquelle s'est superposé le chinois, permet d'illustrer ce qui caractérise le Japonais : dans tous les domaines, il est capable de synthétiser les apports les plus divers en vue de créer quelque chose d'original. De plus, le résultat n'est jamais définitif et demeure toujours prêt à greffer de nouveaux éléments qui viennent enrichir le tronc de la tradition. Par exemple, l'introduction de vocables d'origine anglo-américaine.

Autre exemple, différentes « religions » sont pratiquées en symbiose par les Japonais : le *shintôisme*, issu du culte de la nature, place la pureté et la souillure au centre des préoccupations ; le *bouddhisme* exalte la compassion envers l'autre et vise la suppression du désir en chacun ; le *taoïsme* recherche la félicité grâce à la discipline ; le *confucianisme* prône l'ordre de la communauté dans l'obéissance et la clémence envers l'inférieur.

Le Japonais ne se convertit pas ; il modifie, agrège et améliore en purifiant. La notion de péché de la créature à l'égard de son Créateur divin n'existe pas. La souillure est un manquement à l'ordre du groupe patriarcal, qui exige un rachat par une mise en quarantaine du coupable. On ne sollicite pas le pardon d'un Père créateur, mais une réinsertion dans la communauté menacée par la souillure.

L'ordre des religions du Livre, vertical par sa transcendance, est contrasté par un ordre horizontal d'origine campagnarde qui explique jusqu'à présent l'indifférence du Japon au christianisme en

tant que religion absolue.¹ Le christianisme reste perçu comme un phénomène étranger, même si on le respecte.

Difficultés du christianisme

Lors de l'arrivée des jésuites, au XVI^e siècle, les pères firent la découverte d'une civilisation hautement développée, dotée d'un ordre social et politique complexe, mais qui se trouvait alors en pleine crise d'autorité. Comme le bouddhisme, le christianisme s'est développé dans les moments où la société remettait en doute ses certitudes. Ce fut en particulier le cas pour le bouddhisme au début de l'époque Heian (à partir du VI^e siècle), pendant l'époque Muromachi pour le christianisme (deuxième partie du XVI^e siècle), puis après la défaite de 1945.

Il est intéressant de noter que la stratégie de pénétration du bouddhisme et celle des jésuites, à mille ans d'intervalle, se ressemblent. Grâce au soutien

société

Epuration horizontale



1 • Il n'y a jamais eu que 1 % de chrétiens dans l'archipel.

du Prince héritier Shôtoku-taishi (574-622) et de son clan, le bouddhisme gagna le sommet de l'élite politique et sociale. De la même façon, les pères jésuites intéressèrent d'abord l'élite qui était divisée en clans et épuisées par des conflits de pouvoir. Cependant, manquant de temps, de personnel et de compétences linguistiques, les pères demeurèrent réservés à l'égard des natifs convertis. De plus, ils étaient liés par leur obéissance aux directives venues de Rome.

Si la greffe bouddhiste réussit, ce ne fut pas le cas du christianisme. Dès les débuts du XVII^e siècle, le pouvoir central s'étant consolidé et l'insécurité tant terrestre que maritime (provoquée par des flibustiers) atténuée, les shôguns Tokugawa se sentirent assez forts pour interdire l'exercice du culte chrétien, même aux Japonais convertis, et pour refuser aux étrangers l'entrée de l'archipel sous peine de mort. Quant à la sortie des Japonais, elle resta prohibée pendant 200 ans.² Seule exception, l'île artificielle de Dejima, près de Nagasaki, réservée au commerce, demeura ouverte. Reste que de petites communautés de « chrétiens cachés » (*nakakurê kristian*) se maintinrent durant les années de persécution, surtout dans l'île de Kyûshû, développant leurs rites propres, tout en conservant extérieurement les pratiques traditionnelles afin d'échapper au martyre.³

Le christianisme ne reprit pied au Japon qu'à l'époque Meiji, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Cependant, malgré la « liberté religieuse » garantie par la Constitution impériale, son implantation fut bridée par l'introduction du « shintoïsme d'Etat » qui restaurait l'importance de l'empereur en lui rendant sa signification mythique. Le christianisme ne connut de vraie renaissance qu'après l'échec de l'impérialisme militaire et le

désastre de 1945. Une fois encore, le Japon était en état de choc et doutait de ses valeurs, menacé aussi par de fortes pressions communistes.

Mais au cours des années, les choses s'arrangèrent. Le Japon devint un allié indispensable des Etats-Unis qui avaient besoin d'une base militaire à Okinawa, l'île la plus proche du théâtre des opérations de Corée. Il retrouva ainsi une position sur l'échiquier planétaire et sut exploiter la situation. Malgré des tensions intérieures, le gouvernement réussit à stabiliser le pays en lui redonnant une prospérité sans précédent. Les Japonais reprirent confiance, les doutes et les inquiétudes religieuses firent place à un pragmatisme matérialiste réaliste, malgré une prolifération de sectes sans influence notable.

Aussi le pays se referma-t-il, surtout en ce qui concerne l'enseignement, les formateurs s'attachant à rétablir autant que possible une japonité souillée par la crise du Pacifique. Et ceci malgré les apparences de libération « copiées » par une jeunesse plus encline à se distraire qu'à s'impliquer, avant d'être remise sur les rails par les responsabilités familiales. Quant au christianisme, il s'est affaibli dans une indifférence polie, peu sensibilisée aux questions qui préoccupent les croyants du Verbe.

Les migrations

Le Japon a été épargné de l'immigration que représente pour les anciennes puissances coloniales l'arrivée d'une main-

2 • Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon, XVI^e - XVIII^e siècle*, chapitre V, Albin Michel, Paris 1997, 314 p.

3 • Géraldine Antille, *Les chrétiens cachés du Japon. Traduction et commentaire des « Commencements du Ciel et de la Terre »*, Labor et Fides, Genève 2007, 112 p.

d'œuvre en quête d'un travail qu'elle ne trouve plus dans sa patrie devenue indépendante. Ces travailleurs accèdent aux assurances sociales et sanitaires, ainsi qu'à la liberté des pratiques religieuses. Leur nombre croissant assure une cohésion qui fait entendre sa voix. Au Japon, la situation fut différente. Les Japonais de l'étranger durent, pour la plupart, quitter un environnement profondément hostile et regagner par leurs propres moyens une mère patrie partiellement anéantie. Mais ils survécurent et réintégrèrent après de véritables odyssees une solidarité patriarcale pourtant affaiblie. Ils sont demeurés marqués par leur expérience d'avant et pendant la guerre, au point de refuser d'en parler. Au temps de l'Empire japonais (jusqu'à la défaite de 1945), ce sont des forces locales réquisitionnées en Corée et en Mandchourie - elles s'étaient d'ailleurs souvent converties à des obédiences chrétiennes pour se démarquer de leurs occupants - qui exécutèrent des tâches réservées aux Japonais engagés dans les combats du Pacifique. Qui sont-ils ? La situation de leurs descendants n'a jamais été vraiment réglée. A rapprocher de la douloureuse question des harkis en France.

L'incarcération et la spoliation des Japonais vivant aux Etats-Unis, enfermés dans des camps après l'entrée en guerre des deux puissances, ont constitué un contentieux qui paraît avoir été passé par pertes et profits.

En ce qui concerne les émigrés japonais vers le Brésil, à la suite de la grande dépression de l'entre-deux guerres, le retour au pays de la deuxième ou troisième génération se heurte à de nombreux obstacles administratifs et psychologiques. Celui qui rentre revient toujours souillé. On lui fait sentir qu'il a

trahi sa fidélité au nid familial et une mise à l'épreuve presque rituelle fait alors partie de sa réinsertion.

Enfin, l'extraordinaire développement économique du pays depuis sa réconciliation avec les Etats-Unis est allé de pair avec un vieillissement de sa population. Ce qui explique l'importation officielle et clandestine de travailleurs venant des régions du Pacifique. Leur nombre se compterait par centaines de milliers. Mais que faire de ces gens dans la situation économique actuelle de stagnation ?

Freins à l'ouverture

L'actualité montre combien le casse-tête, qui remonte aux origines mêmes de la conception de l'identité japonaise, est ardu. Le Japon demeure rétif à une ouverture du pays et cherche à retrouver ses valeurs ancestrales. C'est pourquoi - je prends un exemple « tout bête » - il essaie de limiter le mouvement de ses habitants vers l'extérieur, en privilégiant les voyages de groupes dont la brièveté, le minutage contraignant et les fatigues empêchent une véritable approche de ce qui existe ailleurs.

En abordant l'archipel, les pères jésuites avaient déjà constaté que le Japon était autre chose qu'une terre de mission. C'est un extraordinaire creuset accueillant des idées que son génie permet de purifier et de remodeler grâce à une intelligence à la fois pratique et visionnaire. La méfiance des Japonais à l'égard d'une intégration est aussi forte que celle des migrants qui ne se sentent pas bienvenus et refusent de perdre leur identité première. C'est un monde qui se cabre devant l'assimilation identitaire.

R. V.

société